

Patricia AMOROS

# LA CAMELEONE

*Les huit péchés capitaux*

Roman

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

© Patricia AMOROS, 2017

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre

A mon père

L'amoureux des mots,

Le voyageur des grands espaces,

Le capitaine de mon cœur.

## PREFACE

Une jeune femme brune, pensive, est attablée à la terrasse de l'unique bar-restaurant de son village. L'agitation alentour ne détourne pas son regard fixe, seul ses cheveux bougent imperceptiblement, emportés par la brise matinale d'un matin de septembre. Elle a une allure d'étudiante, avec une pointe de sophistication.

Paola est pourtant une trentenaire à la croisée des chemins.

Sur un plan personnel, elle souhaite se relever d'un parcours chaotique et ressent la nécessité de se reconstruire. Sur un plan professionnel, c'est une autodidacte qui n'a pas hésité à changer de métier selon les opportunités. La conjoncture économique l'a conduite tout récemment à multiplier les petits boulots : bibliothécaire, guide, vendeuse en restauration rapide, assistante, et même pigiste dans un journal local. Son sens d'adaptation et sa réelle assurance dans tous les domaines, lui ont permis de surfer sur la vague du plein emploi.

Elle travaille depuis quelques temps pour le compte d'un éditeur, qui la menace de résilier son contrat si elle ne lui soumet pas dans les six mois à venir un manuscrit à la hauteur de ses attentes. Il lui suffirait d'une idée de génie qui lui permette de sortir de l'ombre et renouveler ses lecteurs, qui se résument pour l'heure, aux rubriques nécrologiques ou aux parus-vendus.

Elle se lance alors à corps perdu dans l'écriture, salutaire, instinctive, mais les jours et les semaines passent sans la moindre

inspiration. Le syndrome de la page blanche devient son quotidien. « Romancière » en perdition, elle ressent le profond désir de tout quitter pour partir à la recherche de ses personnages.

Elle doit se résoudre à vendre son appartement et tout ce qu'elle possède, quelques bibelots sans valeur et des centaines de livres.

Au fond, rien ne la retient...

Ni ce petit village provençal où elle se trouve aujourd'hui, lieu de quiétude où dominent les vignobles alentours et où le soleil, pour le plaisir, lui fait goûter l'ombre des rues étroites et la fraîcheur de la fontaine, patinée par le temps.

Ni le bruit des villes sans âme, qui l'ont accueillie durant ces dernières années, sans pour autant l'adopter.

Elle s'est créé un destin fait d'évitements en évitements : aucun sentiment d'amour ou d'amitié, qui la ferait souffrir. Pourtant, son amour des voyages et son envie de croiser des vies peu ordinaires guideront ses pas et son écriture. Une lecture, une phrase saisie au vol dans un magazine, une odeur, une rencontre, tous ses sens sont en éveil car elle reste persuadée d'être éclairée par une force invisible. Paola a été bercée dans son enfance par les récits de son père, un pêcheur confirmé, qui lui a parlé de ses multiples voyages. Un trésor transmis comme un héritage qui pourrait la mener à changer le cours de sa propre vie. A un détail près, elle n'a pas le pied marin, est du genre courageux mais pas téméraire, et ne sait pas par où commencer. Il est vrai qu'elle est un peu « bordélique » : il suffit de regarder sa table basse qui lui sert de bureau, c'est un amoncellement de papiers et de livres en tous genres, qui dégueulent de ses armoires et terminent leur course à même le sol. Elle se jure d'y mettre de l'ordre dès qu'elle en aura le temps et surtout l'envie.

Désabusée, elle fait tourner la mappemonde qui trône dans sa chambre de bonne, en espérant que sa main pleine de doigts lui fera pointer la bonne direction, celle qui sera sensée la faire rêver et lui faire oublier tous ses tourments.

Emportée par son élan, la sphère n'arrête pas de tourner... C'est bien là le problème de sa vie... Elle fait toujours tout vite et est une adepte des trois B : Bosse (vite), Bouf (vite) et Baise (vite)... Il faut donc diriger la main du destin. Comme lorsqu'elle tirait les rois à chacune de ses Epiphanies, elle plante donc son index sur... le Brésil.

Ce pays suscite en elle quelques bribes de souvenirs que son père lui a relatés :

La baie de Rio de Janeiro, où le Christ Rédempteur embrasse au petit matin ses favelas accrochées à la colline et regarde avec compassion la vie des cariocas. Salvador de Bahia, capitale du Brésil jusqu'au XVIII<sup>ème</sup> siècle, mais aussi plaque tournante de l'esclavage.

Itacaré, village de pêcheurs, situé dans la mangrove, aux portes de l'Amazonie, réputé pour être un ancien repère de pirates.

Ou encore, les dunes de Natal, qui s'élèvent jusqu'à quarante mètres de haut, ponctuées de lagunes d'eau tiède et cristalline, de lacs, d'eau douce et de plages vierges, peuplées de tortues et d'oiseaux.

On dit du Brésil, qu'il abonde de contradictions, d'exubérances, de traditions séculaires, de paysages variés, de personnages insolites... Un pays où le merveilleux est familier, où le quotidien est étrange.

Elle ne peut que trouver l'inspiration dans ces lieux chargés d'histoire, et ressent une certaine excitation à la pensée de découvrir les personnages qui feront vivre son manuscrit.

Elle souhaite également en secret que ce voyage lui permette de mettre le plus de continents et d'océans entre son passé et son présent, dans l'espoir de retrouver la paix intérieure. Reléguer son passé au passé antérieur, un passé tellement lointain qu'il n'aura plus aucune prise sur elle. Une façon de tout oublier, jusqu'à l'affreux sentiment que dans sa souveraineté, Dieu s'est trompé dans son « casting » et dans le chemin de vie qu'il lui a imposé.

# PARTIE 1

1

Le vol de PARIS-RIO est annoncé.

Je me dirige dans le hall des pas perdus, certains font des mots croisés, d'autres se concentrent sur leur smartphone, moi, j'examine tout ce qui m'entoure, un peu perdue par tant d'informations qui se bousculent.

Espace de flux et de reflux, où les vies se croisent sans vraiment se rencontrer, l'aéroport aseptisé et impersonnel, devient en l'observant une œuvre d'art à part entière, imaginée sans doute par des architectes en mal de lien social...

Pour preuve l'aménagement de jardins, d'expositions éphémères ou encore de lounges, dédiés aux rencontres et au bien-être. Des niches de plaisirs individuels, de détente et de loisirs pour résoudre les différentes tensions que l'aéroport peut susciter, mis en place par les compagnies, pour certains clients privilégiés.

Quant aux autres, ceux entraînés quotidiennement à faire face aux contrariétés et stress en tout genre, je les rejoins avec résignation.



Je suis assise en bonne élève du premier rang, en face de la porte d'embarquement, de peur de la louper... Passeport et billets en évidence, histoire de gagner quelques dixièmes de seconde et franchir rapidement le seuil de l'avion pour réserver une place de choix à mon bagage à main.

Mon appartenance aux stressés anonymes ne fait alors aucun doute !

L'embarquement prend un peu plus de temps que prévu, l'hôtesse s'affaire aux contrôles des billets et laisse échapper par inadvertance la liste comportant l'identité des passagers.

Plus par curiosité que par intérêt, je relève quelques noms, ainsi que les numéros de place.

Je me suis souvent amusée à mémoriser les plaques d'immatriculation des voitures que je dépassais, juste pour me tester. Un jeu complètement stupide mais qui permet de passer le temps et faire travailler pour l'instant mes neurones atrophiés par le manque de café et l'heure indécente à laquelle je me suis levée.

Je me dirige d'un pas assuré vers ma place. De nombreuses heures de voyage me séparent de la destination ; aussi ai-je pris les précautions qui s'imposent pour me situer à bonne distance des toilettes et des réacteurs !

Malheureusement, le siège parfait n'existe pas (tout comme les hommes d'ailleurs, ça se saurait). J'ai bien pensé à me placer en tête de l'appareil avec les pilotes, pour être dans les premiers sortis, mais le cockpit est trop étroit pour une claustrophobe.

Quant aux places, spacieuses, situées au niveau des issues de secours, je risquerais d'être désignée d'office, pour ouvrir la porte manuellement, en cas d'urgence.

J'ai également pensé aux sièges vissés au niveau des ailes, pour éviter les secousses, mais c'est souvent l'endroit où se situe la fracture de l'appareil quand il se crashe.

Je privilégie donc le côté couloir, à l'arrière, pour être servie en premier au moment des repas...

Toutes ces précautions pour finalement me retrouver aux côtés d'un homme, qui a préféré MON siège, pour lui permettre, selon ses dires, « d'aller et venir quand bon lui semble ». Je décide de ne pas m'accrocher à ce détail sans importance, mais c'est sûr, le voyage va me paraître très long...

Je me hisse donc vers le hublot, en espérant qu'il sera suffisamment propre et non rayé pour photographier la terre et les océans, avec autant d'ingéniosité que le ferait Yann Artus Bertrand (sauf que ce dernier doit voyager sûrement en classe affaire).

Mon voisin profite des lumières tamisées pour se déchausser. Je porte discrètement à mes narines le plaid mis à ma disposition, en espérant ne pas faire le voyage tout en apnée, et m'assoupis progressivement. Le fait de partager les odeurs de ses pieds le rend tout de suite plus intime.

Fort de ce rapprochement, il tente d'amorcer la conversation. Exercice difficile, surtout quand on n'a rien à se dire... Je le vois « s'enliser ».

Il n'a sans doute pas eu la chance de suivre comme moi un stage de communication, mettant en pratique les sept règles d'or, afin de favoriser les premiers contacts :

Je prends donc mon « air abordable », arborant mon sourire commercial, et décline mon identité.

Je tente de trouver quelque chose d'intéressant à souligner par rapport au lieu, et je me surprends à lui dire avec détachement... : « Cet avion est incroyable... J'adore la vue... »

La plupart des gens aiment parler d'eux-mêmes, je lui trouve donc un sujet pour le « lancer », en veillant bien à lui soumettre une question ouverte et non fermée qui aboutirait invariablement à un oui ou un non expéditif.

Entretenir la conversation est tout un art. Je le flatte sur sa mallette imitation croco, ce qui lui permet de me parler du lieu où il l'a achetée, de ses habitudes, et d'évaluer en quelques phrases, son niveau de vie.

J'exclus volontairement les sujets qui fâchent : la politique, la religion, l'arrêt nucléaire, ou la vivisection. La météo me semble plus appropriée, à sa mine enjouée.

Je sens que je tiens là un sujet « qui déchire ! ». Je me souviens alors qu'il faut « synchroniser » avec son interlocuteur. C'est finalement comme un pas de deux, où l'un et l'autre, s'écoutent et se répondent... Sauf que dans ce ballet improvisé, la « mort du cygne » se transforme pour ma part en « agonie de la pintade », tant j'ai du mal à le suivre et à enchaîner.

Je passe donc à la vitesse supérieure et prononce deux ou trois fois son prénom, histoire de m'en souvenir et de créer un lien courtois.

Au bout de quelques heures, je n'ai même plus besoin d'ouvrir la bouche ; j'opine de la tête, je lance des « Ah bon ? » « Oh » « vraiment ? », « C'est incroyable » ...

J'ajoute le geste à la parole, j'acquiesce, je fronce le sourcil, je plante mes yeux émeraude dans ses yeux marron « queue de cochon » pour lui marquer mon intérêt, j'effleure son bras sans en avoir l'air tout en captivant son attention. Je dégouline d'empathie !

Je souris quand il sourit, je ris même, quand il n'est pas drôle...

J'utilise des mots d'ordre sensoriel en distillant au gré de la conversation des « Quel est votre sentiment... », « Que pensez-vous... », « Qu'imaginez-vous... »

Tout en lui parlant, je le dévisage. Sa barbe naissante est taillée d'une manière soignée, son port de tête est droit et son regard hautain. Ses lèvres fines trahissent un manque de générosité y compris dans tous les propos qu'il me tient.

Il a une personnalité tellement charismatique, que je ne l'aurais jamais remarqué, si je n'avais pas été contrainte de m'asseoir à côté de lui.

— Vous me dites que vous voyagez pour affaires au Brésil, suis-je indiscrète en vous demandant dans quel domaine?

- J'ai un métier tout à fait atypique, car je me situe entre le chasseur et le collectionneur.

Sa réponse m'intrigue et donne l'effet escompté.

- Vous avez donc la chance de vivre de votre passion ? Mais quel animal chassez-vous ? Est-ce dangereux ?

Son visage s'illumine, il prend une grande respiration pour me répondre :

- Je suis en réalité un « lépidoptériste », c'est-à-dire un scientifique qui travaille sur les papillons et qui les collectionne. Les papillons portent d'ailleurs le nom scientifique de Lépidoptères (ailes avec des écailles). Je parcours le monde entier à la recherche des plus beaux spécimens.

Malin le bougre ! Il sait attiser ma curiosité par une passion insolite... C'est sûr qu'il sort de l'ordinaire... Ça me change des employés de bureaux, des rats de bibliothèques, des chômeurs de longue durée...

- Je me rends à Sao Polo pour un congrès international et j'ai bien l'intention d'acquérir le papillon le plus rare de la planète. Si vous le souhaitez, nous pourrions poursuivre cette conversation autour d'un verre durant votre séjour, et je vous parlerai de ma collection qui, j'en suis certain, vous émerveillera.

Tel un coq fanfaron qui parade, il gonfle son ramage et s'empporte dans de longues explications voulant démontrer sa réussite dans un domaine très convoité, ou « seuls la compétence et le pouvoir sont de rigueur ». Autant d'âneries débitées à la seconde forcent presque l'admiration !

Quant à son excentricité vestimentaire, elle n'est qu'apparente. Certes, il doit aimer se faire remarquer pour s'habiller de façon aussi voyante, mais en l'écoutant je constate qu'il est, en réalité, profondément, complètement, absolument conservateur, même dans ses opinions politiques contestataires. Il a l'intelligence de son look, il ne ressemble à rien...

Les quelques propos échangés me font découvrir un homme qui pense avoir toujours raison, ne donne sa confiance à personne et ne s'en remet jamais qu'à lui-même. Par contre, il distribue les conseils avec prodigalité. A mon avis, c'est un mec à l'esprit un peu myope, qui ne voit pas à quel point il est vaniteux.

Son discours me lasse, son haleine également, capable d'anéantir la moindre mouche en plein vol... alors j'détourne le regard et me concentre sur le plateau qui nous est servi.

Comme la plupart des questions qu'il me pose, celle-ci ne vise qu'à entendre sa voix :

- Mon intuition me dit que vous voyagez pour le plaisir....

Je suis piquée à vif, pour qui il se prend ? Je ne rentre pas dans le standard des working girl avec tailleur ajusté, qui confère autorité et charme à celles qui le portent ?

Certes, j'ai pris à la hâte mes vêtements de la veille (ceux enfouis sous ma couette, leur donnant ainsi un aspect froissé-défroissé), mon blouson en simili cuir, et mes basquets de baroudeuse prêtes à rendre l'âme... Mais ce n'est pas une raison pour me classer dans la catégorie des écervelées...

Le code vestimentaire détermine-t-il le métier auquel on appartient ? Par esprit de contradiction et bravade, je m'invente une autre profession pour lui montrer que l'apparence est trompeuse et qu'elle ne détermine pas systématiquement une personne. Je compte bien lui apprendre à ses dépens les proverbes de ma grand-mère : « *Les eaux calmes sont les plus profondes* », « *L'habit ne fait pas le moine* » ...

- Il faut se méfier des premières impressions (*surtout quand elles sont mauvaises...*). Je me rends au Brésil pour le travail car je suis journaliste de formation.

Je savoure en silence ma victoire et le laisse digérer l'information.

Il est plus facile de pérorer devant une « bécasse ». Son regard prend alors une certaine considération, et il m'accorde enfin de l'intérêt. Son sourcil interrogateur voudrait en connaître davantage, les mots se bousculent dans sa bouche, sans émettre le moindre son.

Je feins de ne pas comprendre, tout en réfléchissant à la suite des événements, et prends le parti de ne pas en dire plus pour le moment. Je le laisse dans ses interrogations en faisant mine d'aller aux toilettes.

Il est temps de repérer mes « inconnus » du vol AF 442... Ceux dont j'ai relevé le nom et le numéro de places à l'embarquement. Je longe l'étroite allée centrale, guidée par les petites lumières au sol et fait appel à ma mémoire visuelle :

- Vitór HUEGO/ Place 13
- Rosa PASSADO / Place 38

Si tous les noms des voyageurs terminent par un O, ça va me faciliter la tâche !

Impossible de me souvenir des autres passagers. Qu'importe! Je scrute l'habitacle dans l'espoir que la pêche sera bonne.

Rosa PASSADO s'impose à moi dans tous les sens du terme. Sa bonhomie la rend au premier coup d'œil sympathique. Elle respire la joie de vivre. Elle feuillette son magazine féminin et s'attarde sur les suggestions de recettes. Je m'approche d'elle et lui lance sur le ton de la confiance :

- Je vois que je ne suis pas la seule à apprécier les recettes simples et originales... Je l'ai testée celle-ci, c'est bluffant !



- C'est vrai que je suis une incorrigible gourmande, je passerais mon temps à lire les recettes si je ne prenais pas les kilos qui vont avec !...
- Alors j'aurai quelques astuces à vous donner, pour que le plaisir des yeux ne se transforme pas en cauchemar sur la balance.

Le visage de Rosa s'illumine. Mes connaissances en la matière font « mouche », et tout en échangeant quelques banalités sur mes pseudos talents, je la vois engloutir une dizaine de minimars, des gaufrettes, et bien plus encore, sortis de son sac Marie Poppins.

Selon sa théorie, quand elle cède à la gourmandise, ça la rend belle, attirante et de bonne humeur. Elle se dit être une femme de son temps et vivre à l'époque du foie gras, des

Magnum King Size et des moelleux au chocolat. Résister serait absurde !

Tout en ouvrant sa boîte à biscuits, elle allie le geste à la parole :

- Savourer un macaron vaut mieux qu'une grosse frustration !  
(Et poursuit tout en mâchant...)

C'est une phrase facile à retenir et qui s'adapte aux bonbons, jambon, saucisson, et autres aliments en « on ». C'est mon

rituel « bonheur », faute d'être mon rituel « minceur » : hop, un boulot terminé, hop un carré (d'accord une tablette) de chocolat avalée...

Au bout d'une demi-heure, j'abrège poliment « les confessions d'une gourmande » et regagne ma place.

La suite du voyage alterne entre films vidéo et somnolence.

Après douze heures de vol, notre arrivée à destination est annoncée. L'avion exécute un arrondi, amorce sa descente et passe au-dessus du seuil de piste en réduisant la puissance des moteurs.

Soudain, il « relève le nez » tout en prenant contact avec le sol. Je ressens les freins dans mon estomac vide, jusqu'à l'arrêt quasi complet de l'appareil.

Certains retiennent leur souffle, d'autres bénissent le pilote, moi, je réunis mes affaires avec application, tout en supprimant « le mode avion » de mon smartphone. J'ai souvent vu ce geste dans les films, où les hommes d'affaires, pour se donner de l'importance, se reconnectent au monde dès qu'ils « touchent terre ».

De mon côté, je peux compter sur les sollicitations des grands magasins : PROMOD, LA REDOUTE et SEPHORA, qui par des bips successifs, laissent croire à mon entourage que j'ai de nombreux messages, ou de nombreux amis.

Le voyage s'achève avec l'impression d'avoir partagé pour quelques heures ma vie avec des inconnus.

J'accepte que mon voisin de siège me donne ses coordonnées... même si son égocentrisme me tape sur les nerfs. Il me tend sa carte comme un bon point qu'il affiche : « Louis DUBREUIL ». Je la prends avec déférence et la froisse, une fois engouffrée dans ma poche.

Finalement, en appliquant les sept règles d'usage pour faire connaissance : se présenter avec le sourire, engager un sujet de conversation en rapport avec le lieu ou la circonstance, lancer une question ouverte, entretenir la conversation, synchroniser, exclure les sujets qui fâchent, utiliser des mots sensoriels, je réalise l'extraordinaire portée de cette méthode qui va me permettre, sans nul doute, d'attirer dans mes filets les personnages de mon futur roman.

Je prends conscience qu'un profil digne d'intérêt est celui qui a des défauts. La nature humaine est particulièrement bien faite : nous avons tous une prédisposition à en avoir, et certains même, développent un réel don pour les accroître. Les rencontres d'aujourd'hui sont une révélation : un orgueilleux, qui a une perception de lui-même bien supérieure à la moyenne, une gourmande qui se damnerait pour un muffin au chocolat...

Je décide alors de suivre ce fil d'Ariane et me mettre en quête de ces êtres formidables aux « sept péchés capitaux », dont l'orgueil, l'avarice, la colère, l'envie, la paresse, la luxure, et même la gourmandise, les rendent tellement « attachants » et authentiques.

Mais pour que mon histoire fonctionne, il faut que j'agrémente la vérité de mensonges, que je me construisse d'autres existences, que j'excelle dans l'art de manipuler. Bref, que je devienne une

Mata Hari, pour la bonne cause ... avec un contrat d'édition à la clé.

L'aéroport international de Rio de Janeiro-Galeão est baptisé [Antônio-Carlos-Jobim](#), en l'honneur du célèbre musicien brésilien inventeur de la Bossa Nova. Cet [aéroport](#) se situe à 20 kms du centre-ville, sur « l'[île du Gouverneur](#) » dans la baie de Guanabara, que nous venons de survoler.

Me voilà enfin arrivée au pays des Cariocas, et je me mêle à cette foule bigarrée, où se croisent et se recroisent d'innombrables destins.

Je récupère mes bagages à la hâte et suis le flot des voyageurs jusqu'à la sortie. Guides, chauffeurs et badauds s'agglutinent, certains agitent une pancarte au nom de leurs clients. Moi, je ne suis attendue par personne, il est donc inutile de rechercher mon nom sur l'une d'entre elles.

Je m'apprête à rejoindre la longue file d'attente qui s'est constituée aux abords des taxis, quand apparaît dans la foule, une inscription à la craie, au nom de « Rosa PASSADO ». Je marque un temps d'arrêt et me dirige instinctivement dans sa direction. Le chauffeur croit alors avoir trouvé sa passagère et tout en s'adressant à moi, saisit mes bagages et les dirige jusqu'à son véhicule, qui assurera mon transfert, confortable et climatisé, vers, je présume, l'hôtel de sa cliente.

Quelle n'est pas ma surprise lorsqu'il se dirige vers une Coccinelle ancienne génération, en très bon état et peinte rose bonbon. J'avais perçu dans l'avion le côté « original » de Rosa, qui, à présent, se confirme dans le choix du véhicule privé, on ne peut plus décalé.

Au fur et à mesure du trajet, je me détends à l'idée d'avoir résolu en quelques secondes les craintes légitimes du voyageur lorsqu'il arrive dans un aéroport étranger et qu'il ne sait pas parler la langue locale.

Je savoure en silence ce quiproquo - étant victime des circonstances - avec une pensée pour la pauvre Rosa qui devra rejoindre l'hôtel par ses propres moyens, tout en « boulotant » ses Ferrero Rocher.

Le chauffeur, après une vingtaine de minutes, me dépose au pied d'un établissement luxueux et me réclame mon bon de transfert. Je fais mine de ne pas comprendre ce qu'il me dit, et visiblement pressé, il n'insiste pas et repart dans son bonbon acidulé qui dénote parmi les grosses berlines.

L'hôtel FASANO RIO, superbement situé face à la plage d'Ipanema, me séduit dès les premières secondes.

Je me dirige dans le hall principal de l'hôtel, tout en me demandant si je serai de taille à poursuivre mon usurpation d'identité.

Je dégainé mon smartphone, me connecte sur l'application « Mosalingua » et trouve quelques phrases en un temps record pour m'exprimer auprès du réceptionniste qui me fait face.

Mon « portugais du Brésil » laisse à désirer et mon interlocuteur a visiblement du mal à me comprendre.

Un homme à proximité du comptoir me regarde amusé et attend ma sollicitation pour intervenir.

— Parlez-vous français ? *J'espère tomber sur le seul carioca qui saura me comprendre...*

— Suffisamment, pour vous aider. Je me présente, Sandro DE ALMEDA. Vous-même ?

— Paola MARQUES.

— Vous comptez rester combien de temps ? Vous êtes seule ?  
Accompagnée ?

— Non, je voyage seule et je compte rester quelques jours à RIO.



Mon traducteur laisse échapper un large sourire, règle en quelques secondes ma demande et ne tarde pas à engager la conversation avec moi.

— Moi-même je reste quelques jours et me ferai une joie de vous aider à mieux vous faire comprendre...

Je me défile dans un remerciement et me dirige vers l'ascenseur. Je n'ai qu'une seule hâte, prendre une bonne douche et me mettre à l'aise.

Tout en accédant à l'étage, je me remémore ces quelques heures et m'interroge sur ce « Sandro DE ALMEDA » qui, il faut bien le reconnaître, ne m'a pas laissée indifférente.

Grand, mince, physique agréable et tenue décontractée. Aucun indice sur sa profession et sur sa présence dans cet hôtel, dont le luxe me fait entrevoir que la nuit va être coûteuse ! Je fais pourtant le choix d'y rester, dans l'espoir de croiser Rosa et faire plus ample connaissance.

Après toutes ces émotions, je prends enfin possession de ma chambre et retire instinctivement tout ce qui vient entraver mon corps, en égrenant çà et là vêtements et sous-vêtements, pour déambuler dans le plus simple appareil.

Je resterais des heures sous cette douche rafraîchissante, moment privilégié qui me permet de réfléchir, me poser mille questions, chanter, faire des discours toute seule, me détendre et aussi, partiellement me savonner, mais ma séance bien-être est interrompue par une sonnerie de téléphone. Une femme à la voix agréable et dans un français hésitant m'adresse ces quelques mots :